

DISCOURS DU PAPE FRANÇOIS AUX PARTICIPANTS AU CONGRÈS MONDIAL SUR L'ÉDUCATION, ORGANISÉ PAR LA CONGRÉGATION POUR L'ÉDUCATION CATHOLIQUE

*Salle Paul VI
Samedi 21 novembre 2015*

[Professeur Roberto Zappalà, directeur de l'Institut Gonzaga de Milan]

Les institutions éducatives catholiques sont présentes dans une grande diversité de pays et de contextes : des pays plus riches, des pays en voie de développement, dans les villes, dans des zones rurales, dans des pays à majorité catholique et dans des pays où le catholicisme est au contraire minoritaire. Dans cette grande variété de situations, qu'est-ce qui fait selon vous qu'une institution est vraiment chrétienne ?

[Pape François]

Même nous chrétiens sommes minoritaires. Il me vient à l'esprit ce qu'a dit un grand penseur : « Eduquer, c'est introduire dans la totalité de la vérité ». On ne peut parler d'*éducation catholique* sans parler d'*humanité*, parce que précisément l'identité catholique est Dieu qui s'est fait homme. Aller de l'avant dans les comportements, dans les valeurs humaines, pleines, ouvre la porte à la semence chrétienne. Ensuite vient la foi. Eduquer chrétiennement, ce n'est pas seulement faire une catéchèse : ce n'en est qu'une partie. Ce n'est pas seulement faire du prosélytisme — ne faites jamais de prosélytisme dans les écoles ! Jamais ! — Eduquer chrétiennement suppose de faire progresser les jeunes, les enfants dans les valeurs humaines dans toute leur réalité, une de ces réalités étant la *transcendance*. Il y a aujourd'hui une tendance au néopositivisme, c'est-à-dire éduquer aux choses immanentes, à la valeur des choses immanentes, et ce aussi bien dans les pays de tradition chrétienne que dans les pays de tradition païenne. Et cela n'introduit pas les jeunes, les enfants dans la réalité totale : il manque la transcendance. Pour moi, la crise de l'éducation la plus grande, dans une perspective chrétienne, c'est cette fermeture à la transcendance. Il faut préparer les cœurs pour que le Seigneur se manifeste, mais dans la totalité ; c'est-à-dire, dans la totalité de l'humanité qui a aussi cette dimension de transcendance. Eduquer humainement, mais avec des horizons ouverts. Aucune forme de fermeture n'est utile à l'éducation.

[Frère Juan Antonio Ojeda, enseignant à l'université de Malaga (Question en espagnol)]

Saint-Père, dans vos discours, vous faites référence à la rupture des liens entre l'école, la famille et les autres institutions de la société. Néanmoins, Votre Sainteté nous invite souvent à promouvoir et à vivre personnellement une culture de la rencontre. Qu'est-ce que cela signifie pour toutes les personnes engagées dans la promotion de l'éducation ?

[Pape François]

Il est vrai que non seulement les liens éducatifs sont rompus, mais l'éducation est aussi devenue trop sélective et élitiste. Il semble que nous ayons orienté vers l'éducation seulement les peuples ou les personnes qui ont un certain niveau ou certaines capacités : il est sûr que tous les enfants, tous les jeunes, n'ont pas droit à l'éducation. C'est une réalité mondiale qui nous fait honte. C'est une réalité qui conduit à une sélection entre les hommes et qui, au lieu de rapprocher les peuples, les éloigne ; cela éloigne aussi les riches et les pauvres ; cela éloigne une culture de l'autre... Cela arrive aussi à une plus petite échelle : le pacte éducatif entre la famille et l'école est rompu ! On doit recommencer. Même le pacte éducatif entre la famille et l'Etat est rompu. A moins qu'il n'y ait un Etat idéologique qui veuille profiter de l'éducation pour promouvoir sa propre idéologie : comme les dictatures que nous avons connues au siècle passé. C'est regrettable. Parmi les travailleurs les plus mal payés, il y a les éducateurs : qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que l'Etat ne s'y

intéresse pas, tout simplement. S'il s'intéressait à l'éducation, les choses ne seraient pas ainsi. Le pacte éducatif est rompu. Et c'est sur cela que débouche notre travail : chercher des voies nouvelles.

Le témoignage du Sénégal, du père... (le Pape s'adresse à lui) toi, qui as parlé tout à l'heure : chercher à faire ce qu'a fait don Bosco. Don Bosco, à l'époque de la pire des franc-maçonneries du nord de l'Italie, a cherché une « éducation d'urgence ». Aujourd'hui aussi, il faut une « éducation d'urgence », on doit cibler une « éducation informelle », car l'éducation officielle s'est appauvrie à cause de l'héritage du positivisme. Elle ne conçoit qu'un technicisme intellectuel et le langage de la tête. C'est pour cette raison qu'elle s'est appauvrie. Il faut rompre avec ce schéma. Il y a des expériences, avec l'art, le sport... L'art et le sport éduquent ! Il faut s'ouvrir à de nouveaux horizons, créer de nouveaux modèles... Il y a tellement d'expériences : vous connaissez bien celle que vous avez présentée, les « Scholas occurrentes », qui cherchent justement à ouvrir, ouvrir l'horizon à une éducation qui ne soit pas seulement de l'ordre du langage de la tête. Il y a trois langages : le langage de la tête, le langage du cœur, le langage des mains. L'éducation doit se diriger dans ces trois directions. Enseigner à penser, aider à bien ressentir et accompagner dans l'action, afin que les trois langages soient en harmonie ; que l'enfant, le jeune pense ce qu'il ressent et ce qu'il fait, ressente ce qu'il pense et ce qu'il fait, et fasse ce qu'il pense et ressent. C'est ainsi qu'une éducation devient *inclusive* car tout le monde a une place ; et elle devient aussi inclusive humainement. Le pacte éducatif a été cassé par le phénomène de l'exclusion. Nous cherchons les meilleurs, nous les sélectionnons — qu'ils soient les plus intelligents, ou qu'ils aient le plus d'argent pour payer l'école ou la meilleure université — et nous laissons les autres de côté. Le monde ne peut progresser avec une éducation *sélective*, car il n'y a plus de pacte social qui rassemble tout le monde. C'est un défi : chercher des chemins pour une éducation informelle. Celle de l'art, du sport, et de tant d'autres... Un grand éducateur brésilien — y a-t-il des Brésiliens, ici ? l'un des vôtres, disait que dans l'école... dans l'école officielle — on devait éviter de tomber seulement dans un enseignement conceptuel. La vraie école doit enseigner les concepts, les habitudes et les valeurs ; et quand une école n'est pas capable de faire tout cela ensemble, c'est que cette école est sélective, exclusive, et réservée à quelques-uns.

Je crois que la situation d'un pacte éducatif rompu, comme c'est le cas aujourd'hui, est grave, c'est grave. Parce qu'il pousse à sélectionner des « surhommes », mais seulement sur le critère de la tête et seulement sur le critère de l'intérêt. Derrière cela, il y a toujours le fantasme de l'argent — toujours ! — qui détruit la véritable humanité. Il y a une chose qui aide aussi, ce côté informel, sain et respectueux ; et cela fait du bien, dans l'éducation. Parce qu'on confond formalisme avec rigidité. Et je reviens à la question initiale : là où il y a une rigidité il n'y a pas d'humanisme et là où il n'y a pas d'humanisme, le Christ ne peut entrer ! Il trouve les portes fermées ! Le drame de la fermeture trouve ses racines dans la rigidité. Le peuple veut autre chose, et quand je dis le « peuple », je dis les gens, nous tous, les familles... Elles veulent de la coexistence, elles veulent le dialogue — le cardinal Versaldi a souligné cela : elles veulent le dialogue. Mais quand le pacte éducatif est rompu, quand il y a de la rigidité, il n'y a pas de place pour le dialogue : moi j'ai mon avis, tu as le tien et il n'y a pas de place pour l'universalité et la fraternité. Dans les deux expériences que j'ai faites ici, au Vatican, en parlant, en côtoyant des étudiants des cinq continents — cela a été organisé par « Scholas occurrentes » — j'ai vu le besoin d'unité ; et aujourd'hui, le projet qui est offert est précisément le projet de la séparation et non de l'unité. Et aussi de la sélection.

« Qu'est-ce que cela signifie pour les personnes engagées dans la promotion de l'éducation ? » : c'est ainsi que finissait la question. Cela signifie *risquer*. Un éducateur qui ne sait pas risquer, ne sait pas éduquer. Un papa et une maman qui ne savent pas risquer, n'éduquent pas bien leurs enfants. Risquer de manière raisonnable. Qu'est-ce que cela signifie ? Apprendre à avancer. Quand tu apprends à un enfant à avancer, tu lui apprends qu'une jambe doit être fixe, sur le sol qu'elle connaît ; et qu'avec l'autre, il doit essayer d'aller de l'avant. Comme cela, s'il glisse, il peut se rattraper. C'est cela, éduquer. Tu es sûr de ce point, mais cet autre point n'est pas définitif. Tu dois faire un autre pas. Peut-être

glisseras-tu, mais tu te relèves et tu avances... Le vrai éducateur doit être un maître du risque, mais du risque raisonnable, on se comprend. Comme j'ai essayé de l'expliquer à l'instant. Je ne sais pas. Je crois avoir répondu à la question...

[Sœur Pina Del Core, présidente de la faculté des sciences de l'éducation *Auxilium* de Rome]

Saint-Père, quels sont les défis qui s'ouvrent pour les éducateurs au temps de la « Troisième Guerre mondiale morcelée », pour ne pas se refermer sur eux-mêmes mais être et devenir de patients constructeurs de la paix ? Quels encouragements voudriez-vous donner à tous les éducateurs qui se dévouent avec passion à une mission si délicate ?

[Pape François]

Tout d'abord, je voudrais apporter un témoignage en rapport avec ce que la mère générale de la Congrégation de Jésus et Marie vient de dire. Quand j'étais recteur d'université, ma secrétaire était une sœur de cette Congrégation — elle est encore vivante, mère Assomption, c'est une « petite vieille » — ; mais cette sœur faisait le travail du secrétariat à l'université, et ensuite, l'après-midi, elle mangeait un sandwich, prenait sa voiture et allait en banlieue, étant directrice d'une école de pauvres. La secrétaire d'une université, de la faculté de théologie, allait vers les pauvres. Tant de congrégations comme celle-ci n'ont jamais perdu cette idée. Peut-être parfois ont-elles davantage privilégié le travail parmi les élites de la ville, mais leur vocation est d'aller en périphérie, où elles sont nées... Combien de fondatrices, combien de fondatrices de congrégations religieuses sont nées pour aider les jeunes filles, et combien de fondateurs pour aider les jeunes de la rue, les jeunes pauvres ! J'ai parlé de don Bosco... Il se trouve que la mère supérieure est ici, et je voudrais publiquement remercier sa congrégation et toutes les congrégations, masculines et féminines, qui n'ont jamais oublié les rues de la périphérie!

Certains pourraient dire : « Mais nous, nous devons former les dirigeants ! Nous devons former les gens qui pensent, qui agissent... ». C'est vrai, on doit le faire. Mais quand je suis allé au Paraguay, dans une école de banlieue, ils avaient organisé une rencontre de quelques jours, des jeunes, des jeunes je ne dirais pas de la rue, mais des jeunes de banlieue, pauvres, manquant du nécessaire ; et ces jeunes, adolescents et adolescentes entre 14 et 16 ans, ont choisi de discuter de quelques thèmes, des thèmes forts. Et moi, j'ai entendu la discussion qu'ils avaient entre eux, et les conclusions de leur discussion sur l'un des thèmes : la grossesse chez les adolescentes. J'ai pensé : comment donc ces jeunes, qui vivent ainsi, qui vivent au bord d'un fleuve qui va et vient [il sort souvent de son lit], qui ont peu à manger, sont-ils capables de penser de cette manière ? Parce qu'ils ont reçu une méthode d'un éducateur ou d'une éducatrice qui les a accompagnés par la main. Personne, personne ne peut être exclu de la possibilité de recevoir des valeurs, personne ! Voici donc le premier défi que je vous lance : laissez les postes où il y a déjà beaucoup d'éducateurs et allez vers les périphéries. Cherchez là-bas. Ou, du moins, laissez-en la moitié ! Cherchez là-bas ceux qui sont dans le besoin, les pauvres. Eux, ils possèdent une chose que n'ont pas les jeunes des quartiers plus riches — non que ce soit de leur faute, mais c'est une réalité sociologique : ils ont l'expérience de la survie, et même de la cruauté, de la faim aussi, des injustices également. Ils ont une humanité blessée. Et je pense que notre salut vient des blessures d'un homme blessé sur la croix. Eux, de ces blessures, tirent de la sagesse, s'il y a un bon éducateur qui les pousse de l'avant. Il ne s'agit pas d'aller là-bas pour faire du bien, pour enseigner à lire, pour donner à manger... non ! C'est nécessaire, mais c'est provisoire. C'est la première étape. Le défi — et je vous y encourage — est d'aller là-bas pour les faire grandir en humanité, en intelligence, en valeurs, en habitudes, afin qu'ils puissent aller de l'avant et partager avec d'autres des expériences qu'ils ne connaissent pas.

Ici, dans cette salle, il y a quinze jours — me semble-t-il — nous avons reçu, comme aujourd'hui, 7.000 gitans de toute l'Europe. Des Roms. La présentation a été faite par l'un d'entre eux, qui a grandi dans un quartier rom et qui est maintenant un parlementaire slovaque. Il peut apporter une expérience différente de celle des personnes qui ne connaissent pas les périphéries. Et la réalité se comprend mieux à partir des périphéries qu'à

partir du centre, parce que dans le centre tu es toujours couvert, dans le centre tu es toujours défendu...

Pacte éducatif rompu, sélection, exclusion, héritage d'un positivisme sélectif : l'on doit résoudre cela. Avancer, avancer dans ce défi. A une congrégation de sœurs qui a une vocation spéciale en Argentine, pour le sud de l'Argentine, pour la Patagonie, j'ai dit : « S'il vous plaît, fermez la moitié des collèges de la capitale, Buenos Aires, et envoyez les sœurs là-bas, dans cette périphérie de la patrie » ; car là-bas, elles trouveront de nouvelles contributions, de nouvelles valeurs, et elles trouveront aussi les personnes capables de renouveler le monde. Aller à la périphérie. Mais je veux souligner cela : aller à la périphérie, ce n'est pas seulement faire de la bienfaisance. Dans l'éducation, c'est prendre par la main et emmener le plus loin possible. A Turin, j'ai dit aux salésiens : « Faites ce qu'a fait don Bosco, à cette époque où il y avait tellement d'enfants dans la rue, tellement. Education d'urgence. Éducation diversifiée ».

Une autre chose, parce que dans sa question, la sœur demandait « quels sont les défis qui se présentent aux éducateurs à l'époque de la "troisième guerre mondiale par morceaux" ». Quelle est la tentation la plus grande des guerres, en ce moment ? Les murs. Se défendre, les murs. Le plus grand échec pour un éducateur, c'est d'éduquer « entre les murs ». Éduquer entre des murs : les murs d'une culture sélective, les murs d'une culture de la sécurité, les murs d'un secteur social qui est dans l'aisance et ne va plus de l'avant.

Je voudrais finir en invitant, sur cette question précisément, les éducateurs et les éducatrices à repenser — c'est un devoir à faire à la maison ! mais à faire en communauté ! — à *repenser les œuvres de miséricorde* ; les 14 œuvres de miséricorde ; repenser la façon de les accomplir mais *dans l'éducation*. Je ne vous demanderais pas, à vous, de lever la main, ceux qui les connaissent bien, par cœur, non. Je l'ai fait une fois dans cette salle : elle était pleine... Et seulement une petite vingtaine ont levé la main... Mais penser : en cette année de la miséricorde, la miséricorde est-elle seulement le fait de faire l'aumône ? Ou, dans l'éducation, comment puis-je accomplir les œuvres de miséricorde ? C'est-à-dire que ce sont les œuvres de l'Amour du Père ; les premiers mots du cardinal Versaldi : les œuvres de l'Amour. Comment puis-je faire pour que cet Amour du Père, qui est spécialement souligné en cette année de la miséricorde, arrive dans nos œuvres éducatives ?

Je vous remercie beaucoup, vous, éducateurs et éducatrices — mal payés —, je vous remercie pour ce que vous faites. Nous devons rééduquer tant de civilisations. Nous devons rééduquer l'Europe. Le recteur jésuite d'un collège me disait combien cela lui coûte de changer les mentalités, afin de rééduquer sur la voie que l'Église veut aujourd'hui. C'est ainsi que l'on peut atteindre aussi ceux qui ne croient pas. Je veux aussi remercier un éducateur qui est devenu éducateur par le biais du droit canonique : le cardinal Grocholewski ; Je ne sais pas comment c'est possible, mais lui, il y est parvenu. Il est présent ici. Il est un exemple qui répond à la première question : il a passé des accords avec des universités du monde entier, catholiques et non-catholiques. Pourquoi ? Parce que la passion de l'éducation conduit à cela : à « humaniser » les gens. A lui aussi, je dis publiquement : Merci, Eminence.

Je ne connais pas la suite du programme... Est-ce terminé ? Merci beaucoup pour votre travail, et je vous souhaite un bon déjeuner.

Et maintenant prions ensemble la Vierge Marie : Je vous salue Marie...

[Bénédiction]